

# Portraits de femmes et d'hommes omanais

Etude sur le terrain complétant l'article intitulé *Femmes à Oman aujourd'hui*

Karen Bernoulli

## 3.1 Observations personnelles

Lors de mon séjour à Oman, à force d'investigations, je me suis fait connaître comme celle qui menait une « étude féminine ». Cette étude a suscité un enthousiasme certain de la part des femmes interrogées. Néanmoins, le cercle des femmes est resté très restreint. En effet, la société omanaise est très peu accessible ; chaque famille vit de manière privée, avec très peu d'interactions dans l'espace public. Un exemple illustre cela : lorsqu'une famille se rend au restaurant, il n'est pas rare que celle-ci reste dans son véhicule et passe sa commande au serveur, qui se présente à la fenêtre du conducteur. Quelques minutes plus tard, le serveur apporte les plats, que la famille ira déguster à la maison. Dans le cas où la famille se rendrait à l'intérieur d'un restaurant, il arrive que des rideaux séparent les tables, afin de préserver la discrétion de chaque tablée. Il existe dans ce domaine une grande différence entre la vie dans les villages et la vie dans la capitale, moins conservatrice.

Cette première observation confirme la grande pudeur des Omanais. L'espace public est très peu investi, en particulier par les femmes. Après quelques semaines sur place, je me posais la question de savoir où je pourrais croiser des femmes, en particulier des femmes qui ne soient pas en compagnie de leur mari ou d'un accompagnant, comme c'était le cas dans le centre commercial où je faisais mes achats principaux. C'est en me rendant à la pharmacie que je me suis retrouvée pour la première fois dans un environnement majoritairement féminin, le personnel et la clientèle étant presque exclusivement féminins, et les clientes presque toutes accompagnées d'enfants. Néanmoins, même dans ce contexte, il était difficile d'établir un contact, en raison du voile intégral qui ne permettait pas de lire l'expression, avenante ou non, des personnes qui m'entouraient. Ceci explique pourquoi la plupart des personnes dont je livre le témoignage plus loin travaillaient à l'institut NMTI, que je fréquentais pour mes cours de langue arabe.

Oman a énormément changé depuis l'accession au pouvoir du Sultan Qaboos (1971) ; les transformations ont été rapides, des travaux monumentaux ont été entrepris, l'accès aux infrastructures et l'entrée dans la modernité se sont faits en quelques décennies. La population est sortie de la précarité, grâce au partage des richesses de la part du nouveau dirigeant. Cette quasi-révolution, ainsi que la jeunesse de la population, provoque une perception du temps décuplée en comparaison avec une société dont l'évolution est plus lente et régulière. Par exemple, les événements d'il y a trente ans paraissent très anciens aux yeux des personnes qui s'expriment dans les interviews. Néanmoins, si l'on constate une évolution très marquée sur le plan structurel, les mentalités et traditions, elles, sont restées quasiment inchangées.

Les activités du mari et de la femme restent très cloisonnées, les relations sociales se limitent encore beaucoup à la famille et celle-ci exerce un contrôle sévère sur ses membres qui auraient des velléités de bousculer les traditions. Les témoignages recueillis, ainsi que différentes lectures sur internet ou dans des magazines, montrent que la pression familiale est une réalité à Oman et qu'elle ne s'exerce pas qu'à l'encontre des femmes, mais également à l'encontre des hommes. Les familles les plus aisées sont également les plus conservatrices, alors que la pauvreté et des difficultés personnelles semblent pousser à davantage de sens critique et à la recherche de solutions novatrices.

Voici quelques témoignages recueillis sur place, qui, rassemblés, donnent une image, certes partielle, de la réalité de la vie à Oman au début du XXI<sup>e</sup> siècle.

## 3.2 Témoignages

Amal<sup>1</sup>  
*25 ans, en formation*

Amal assiste aux cours à NMTI afin de devenir elle-même enseignante. Elle propose également aux étudiants et étudiantes des discussions d'une heure afin d'exercer leur arabe de manière moins formelle que dans les cours. Lorsque je lui demande si elle est mariée, elle me répond catégoriquement qu'elle y pensera après avoir terminé sa formation professionnelle.

Lors d'une excursion d'un après-midi à une cinquantaine de kilomètres, elle est la seule femme omanaise à nous accompagner. En effet, les femmes qui travaillent à l'Institut s'y rendent non accompagnées, mais lors de déplacements plus conséquents, il est d'usage qu'elles soient accompagnées d'un membre de leur famille. Sultan, le directeur de l'Institut, m'explique que la famille d'Amal semble plus souple sur ce point, plus permissive. En revanche, pour l'excursion de deux jours dans le désert, Amal me dira qu'elle ne vient pas « parce que ça dure deux jours ». Au cours de la discussion avec Amal, je vérifie l'observation de Christine Eickelman selon laquelle les Omanais sont très pudiques et se livrent peu ; je me sens souvent mal à l'aise de poser aux femmes des questions qui concernent leur vie privée. Paradoxalement, ce sont deux hommes qui répondent le plus volontiers à mes questions. Sultan, le directeur de l'Institut, vit entre l'Allemagne et Oman ; il est marié à une Allemande d'origine yéménite qui vit en Allemagne avec leurs trois enfants. Ahmed, pour sa part, a passé une année aux États-Unis ; il enseigne à l'Institut et foisonne de projets pour l'avenir, tels que tourner des films et œuvrer dans les médias. Seuls Sultan et Ahmed, ayant voyagé et possédant un esprit entrepreneur qui les a poussés à rencontrer de nombreuses personnes dans leurs voyages, semblent comprendre les interrogations des étudiants et manifestent une réelle ouverture pour y répondre.

Amal m'apprend que, dans le but d'encourager les filles à étudier, cela fait quelques années que l'université est gratuite pour 500 filles par année. Par ailleurs, environ 2 000 filles étudient à l'étranger. Comme elles sont accompagnées de membres de la famille, leur séjour à l'étranger ne signifie pas forcément qu'elles vont expérimenter la façon de vivre du pays où elles se trouvent ou développer des relations avec des personnes qui ne sont pas natives du pays.

À la question de savoir si Amal entretient des relations avec des personnes extérieures à sa famille, d'anciennes camarades d'école par exemple, celle-ci répond qu'il lui arrive d'échanger des sms avec des amies mais qu'elles ne se rendent visite que lors d'occasions particulières, celles mentionnées dans le livre de Christine Eickelman : mariages, naissances, décès.

---

<sup>1</sup> Pour respecter le souhait de discrétion des personnes interviewées, les prénoms ont été changés.

## Asma

*26 ans, employée à NMTI*

Je rencontre Asma en octobre 2014.

Asma passe son temps libre à lire et apprendre, notamment au travers d'internet.

À propos du port du voile, elle estime qu'il faut comprendre l'idée qui se trouve derrière : que la femme n'attire pas les regards. Or, une femme voilée en Occident attire les regards ; il est donc approprié de ne pas porter le voile en Occident, de s'adapter aux habitudes vestimentaires de chaque lieu. Néanmoins, elle n'est pas sûre qu'elle y parviendrait, puisqu'elle porte le voile depuis plus de 15 ans ! Elle dit également que le voile date d'avant l'Islam et qu'il relève de la culture et non d'une prescription religieuse. Asma m'explique encore qu'à Oman, seuls les livres religieux qui portent l'approbation du gouvernement sont autorisés.

Je n'ai pas souhaité aborder avec elle la question du mariage et de la situation des femmes à Oman lors d'un entretien formel, comme je l'ai fait avec les autres femmes ; en effet, son regard trahissait une certaine tristesse et ses propos reflétaient une réflexion personnelle approfondie. Je voulais éviter de la heurter en abordant des domaines trop personnels ; je craignais également que, pour se protéger, elle me livre une version « officielle » différente de son vécu réel. Ce n'est que deux mois après notre rencontre, lorsque je me suis retrouvée seule étudiante de mon niveau et que nous avons passé deux heures chaque matin ensemble dans l'espace fermé de la classe que la discussion s'est engagée, de manière inattendue.

Lors de nos lectures de poèmes contemporains, je m'aperçois que nombreux sont ceux qui parlent d'amour ; je demande alors à Asma comment les poètes peuvent écrire des poèmes aussi romantiques alors qu'aucune expérience amoureuse ne leur est permise et qu'ils n'ont pas même l'autorisation d'adresser la parole aux femmes. Elle me répond que l'amour est une chose naturelle qui se vit dans toutes les cultures et à toutes les époques, mais qu'effectivement il s'agit pour les Omanais d'amour à distance, où l'on ne connaît la personne que pour l'avoir vue. De plus, les poètes peuvent par ce moyen exprimer leurs sentiments sans nommer la femme en question, ce qui évite de mettre en danger sa réputation car les gens se demanderaient ce qu'elle a fait pour être aimée de la sorte : a-t-elle parlé avec cet homme ? A-t-elle vécu quelque chose avec lui... ? Comme j'insiste dans mes questions pour comprendre d'où leur vient une telle inspiration et que je ne comprends pas comment deux êtres qui s'aiment peuvent supporter de n'avoir aucun contact, elle se décide à me raconter son histoire personnelle, tout en me demandant de ne surtout pas en parler au personnel omanais de l'Institut, car sa réputation est en jeu.

Lors de ses études à l'université, Asma est tombée amoureuse d'un étudiant. Le sentiment était réciproque et ils ont communiqué par sms. Craignant de confondre admiration et amour, Asma a coupé le contact quelque temps, mais son sentiment est resté fort et elle en a déduit qu'il s'agissait d'amour véritable. La famille de l'étudiant, qui habite dans une autre ville et vient d'une autre tribu, a donné son accord pour le mariage. Le jeune homme a présenté sa demande à la famille d'Asma, qui, après enquête, a refusé au motif que la tribu d'origine de l'étudiant était d'un niveau inférieur à celui de la tribu d'Asma. Elle en a été très affectée. Selon elle, la valeur d'une personne tient plus à ses valeurs personnelles et à son comportement qu'à la tribu ou la famille dont elle est issue. Je lui demande s'il est possible de discuter, d'infléchir la décision de sa famille, s'il y a un quelconque espoir que sa famille change d'avis si celle-ci se rend compte de la tristesse qu'elle a infligée à Asma.

Elle me répond qu'elle doit se comporter exactement comme d'habitude et ajoute : « A Oman, la famille est comme la police ». Elle me dit que, depuis, elle a reçu deux demandes en mariage, qu'elle a refusées. « Au moins ma famille me permet de ne pas me marier ». De son côté, le jeune homme a été contraint d'épouser une femme, union qui s'est terminée par un divorce.

Pour leur bien mutuel, Asma et le jeune homme ont cessé toute communication. Asma a maintenant 26 ans et souffre de cette situation depuis l'âge de 20 ans. Elle s'apprête actuellement à épouser un de ses cousins, qui a vécu en Angleterre et est divorcé. Il a son âge et est très beau. Elle a accepté de l'épouser car il a de l'expérience, ce qui le rend ouvert d'esprit, alors qu'un autre homme pourrait ne jamais accepter qu'elle ait été amoureuse dans le passé, même si rien ne s'est concrétisé. J'apprendrai par la suite que le mariage n'a pas eu lieu ; Asma n'a pas souhaité me donner les raisons de ce renoncement.

## Hassan

*30 ans, employé à NMTI*

Le thème de la semaine dans ma classe d'arabe est le harcèlement. Je m'adresse à Hassan car j'ai remarqué qu'il s'exprime librement sur de nombreux sujets. Hassan me dit que le sujet du harcèlement n'est pas abordé dans les médias omanais car c'est un tabou. Les victimes ont peur des représailles tout comme des commérages, d'être jugées responsables et que leur réputation en pâtisse, donc elles se taisent.

Idem pour la violence domestique. En ce qui concerne la pédophilie, les enfants ne parlent pas non plus ; il existe une loi très sévère contre la pédophilie, mais la vengeance personnelle de la part du père de la victime en cas de dénonciation risque aussi d'être violente. Il n'existe pas de numéro de téléphone pour venir en aide aux victimes d'abus de toute sorte, pourtant Hassan pense qu'un tel moyen, anonyme, serait plus accessible à une personne subissant de la violence que de devoir se déplacer au poste de police et s'exposer, d'autant plus que les policiers sont en grande majorité des hommes.

Il regrette la mauvaise communication entre pères et enfants, qui n'aide pas ceux-ci à exprimer leurs problèmes ; dans une population aussi pudique et réservée, l'ouverture se fait difficilement, même au sein de la famille.

Lorsque je lui demande si une évolution trop marquée du pays représenterait un danger à cause de la réaction des religieux conservateurs, il me dit que non, car la religion est une affaire privée et que chacun respecte les convictions de l'autre<sup>2</sup>. Il relève qu'il faut effectivement bien distinguer entre ce qui vient réellement de la religion et ce qui vient de la culture ; il cite l'Arabie Saoudite en exemple : la plupart des pèlerins qui se rendent à La Mecque croient que tout s'y fait en conformité avec la religion, par exemple le port du voile intégral noir pour les femmes. Hassan relève que cela vient des coutumes locales, que le voile était déjà porté avant l'Islam et aussi que bien des personnes boivent de l'alcool, fument ou sont avides de richesses à La Mecque, ce qui est contraire à la religion. Hassan relève encore qu'à Oman, les femmes sont libres de s'habiller comme elles le souhaitent. Cependant, la pression sociale se charge de dissuader celles qui seraient tentées par un changement d'habillement ; même à Mascate, rares sont les Omanaises ne portant pas l'abaya noire. Nous avons cependant rencontré, lors d'une excursion dans une ville proche de la frontière avec les Émirats Arabes Unis, une amie d'une employée de NMTI prénommée Reema. Elle était vêtue d'un jeans noir avec une blouse et ses cheveux mi-longs n'étaient pas couverts. Née aux États-Unis de parents omanais, elle parlait couramment l'anglais, tout en ayant effectué toute sa scolarité à Oman. Elle ne rêvait que de partir étudier aux États-Unis, et s'appêtait à s'y rendre avec sa mère. Elle n'avait aucune envie de vivre selon les coutumes omanaises et me confia que plusieurs de ses camarades de classe partageaient les mêmes idées qu'elle. La proximité avec les Émirats Arabes Unis peut expliquer l'état d'esprit moins conservateur qu'au cœur d'Oman, où les coutumes sont bien ancrées. Les habitants d'Oman qui désirent s'amuser le week-end ont pour coutume de parcourir les quelques heures de route qui les séparent des Émirats pour profiter d'un peu plus de liberté.

Alors que je faisais un jour la remarque qu'on manquait d'exercice à force de vivre cloîtrés entre nos logements et l'école, une étudiante française de type arabe m'a dit avoir voulu se mettre au jogging. Son type arabe l'obligeait à porter l'abaya, car elle passait aux yeux de la population pour une Omanaise et ne pouvait donc pas se comporter comme une Occidentale. Elle m'a dit avoir tellement transpiré sous son abaya et avoir tellement attiré l'attention sur elle qu'elle n'avait jamais renouvelé l'essai. Comprenant le besoin de mouvement des étudiants, le directeur avait aménagé une pièce en sous-sol avec des engins de sport. Il organisait aussi régulièrement des excursions en extérieur, mais la chaleur écrasante nous empêchait souvent de rester plus d'une ou deux heures en plein air.

Lorsqu'on vit à Oman, il est très rare d'entendre de la musique ; même les stations de radio diffusent principalement des discours ou des débats. La musique est considérée comme un péché par les conservateurs. Un jour où une

---

<sup>2</sup> Cette affirmation a été contredite pendant mon séjour par le doyen de NMTI, qui m'a dit se faire régulièrement insulter dans la rue parce qu'il portait la barbe « islamique », ce qui le faisait passer aux yeux de certains pour un fondamentaliste. Selon lui, sa barbe n'avait rien à voir avec le fondamentalisme. Je lui ai demandé alors pourquoi il portait cette barbe, si elle lui occasionnait des problèmes dans la rue. Il m'a répondu : « Parce que c'est comme ça qu'elle est prescrite dans le Coran. »

enseignante parlait d'une chanson qu'elle aimait beaucoup écouter dans son enfance, elle s'est un peu excusée en nous disant qu'elle ne savait pas, à cet âge-là, ce qui était bien ou mal.

De même, le fait de fumer est considéré comme un péché, car il fait du mal au corps que Dieu nous a donné. La seule personne que j'ai vu fumer en public était un touriste ; habituée depuis plusieurs mois à un certain standard, je me suis surprise à le trouver très négligé avec son habillement qui laissait voir ses bras et ses jambes, sans parler de la fumée qu'il exhalait aux yeux de tous sans la moindre retenue.

Maimouna  
*26 ans, employée à NMTI*

Je rencontre Maimouna en octobre 2014. Profitant de la pause entre deux cours, un petit groupe formé de deux étudiantes et un étudiant visionne une série de photos qu'une des étudiantes a réalisées après avoir été habillée et maquillée par un salon de photo local. Elle a choisi de poser dans un style oriental festif, avec un maquillage prononcé, une décoration de perles sur la tête et des vêtements colorés. Je lui fais la remarque qu'elle ressemble à une mariée. Maimouna, qui a entendu ma remarque, s'approche et nous montre spontanément des photos d'elle lors de son mariage, puis une photo d'elle avec son mari, Nabil. Elle est joviale en nous les montrant. Sur les photos, elle porte une grande robe blanche décorée de perles, ainsi qu'une coiffe blanche imposante, également décorée de perles. Elle n'a pas de voile devant le visage. Elle a 26 ans et s'est mariée en mai de la même année. Je lui demande si elle a choisi son mari elle-même ou si le choix venait de sa famille. Consciente qu'à 26 ans elle s'est mariée tard selon les critères omanais, elle répond n'avoir jamais souhaité de marier auparavant. Neuf autres demandes lui avaient été faites, mais elle avait chaque fois refusé. Ce n'est que lorsque sa plus jeune sœur a manifesté le désir de se marier qu'afin de respecter « l'ordre », elle a accepté de se marier avec son cousin Nabil. Elle dit être très heureuse de cette union et espère avoir des enfants.

Pendant la semaine, elle vit toujours dans sa famille d'origine car Nabil travaille dans une autre ville et qu'il ne rentre que le week-end. Le couple se retrouve alors dans son propre appartement.

Avant de se marier, ils ont beaucoup parlé, notamment de leurs souhaits pour l'avenir. Ces échanges avaient lieu soit dans le salon, en présence de la famille, soit dans la voiture. Ils ne se sont pas retrouvés seuls et n'ont eu aucun contact physique. Ils se sont fréquentés ainsi pendant un an et demi avant de se marier.

Lorsque je lui expose les observations de Christine Eickelman au sujet des visites et du placement des personnes lors de celles-ci, tout comme de la coiffure conventionnelle des femmes avec la raie au milieu, elle me dit que c'est très ancien et qu'il devait s'agir de familles très traditionnelles. Comme ça date de l'époque du mariage de ses parents (1980), ça lui paraît un temps très éloigné.

Omar  
*29 ans, voyageur*

Notre groupe rencontre Omar autour du feu après le repas du soir dans un campement dans le désert. Il a beaucoup voyagé en Occident et se fait un plaisir de répondre à toutes les questions que nous nous posons sur la vie à Oman, notamment sur la situation des femmes.

Omar affirme qu'il y a 30 ans, la femme restait à la maison, alors que maintenant toutes les possibilités lui sont offertes. Cette évolution n'a cependant pas encore atteint les villages.

Selon lui, l'Etat donne en priorité des terrains aux couples les plus nécessiteux, ce qui justifie un certain retard auprès des couples moins nécessiteux. L'attribution d'un terrain n'est pas systématique, mais réservée aux personnes touchant un salaire mensuel de 400 OR au maximum (moins de 1 000 CHF environ). Pour les plus nécessiteux, le gouvernement pourvoit aussi à la construction d'une maison d'une valeur d'environ 25'000 OR (environ 60'000 CHF), ce qui correspond au standard minimum. En effet, en sillonnant le pays, on aperçoit de loin des villages en construction, formés de dizaines de maisons alignées, parfaitement identiques et entourées d'un mur délimitant leur terrain. Au fur et à mesure des mariages, l'État distribuera ces maisons aux nouveaux couples, qui viendront les occuper et donner vie au village. De même, les anciens villages de pêcheurs, misérables, sont peu à peu remplacés par des villages neufs construits à proximité et dans lesquels les habitants sont déplacés. L'État veille ainsi au traitement égal de chacun.

Omar explique que depuis 2013, la femme a droit à un terrain en cas de divorce, alors que jusque-là le terrain reçu du gouvernement restait propriété de l'homme. Toujours en cas de divorce, le père verse une pension pour les enfants, mais pas pour la femme.

Une autre nouveauté est le versement d'une pension entre 80 et 150 OR (190 à 350 CHF) par mois aux femmes qui ne trouvent pas d'emploi ; jusque-là, cette pension, ou indemnité de chômage, n'était versée qu'aux hommes. Les chercheurs d'emploi ne souhaitent pas rester au chômage car cette indemnité ne suffit pas pour vivre à Oman. Les Bédouins sont plus conservateurs que la population des villes, mais il n'y a plus de nomades ; ceux-ci se sont sédentarisés en recevant des terrains de la part du gouvernement lors de leurs mariages.

Depuis quelques années, il n'est plus autorisé aux Omanais d'épouser des étrangers ou des étrangères. Cette décision est justifiée par deux raisons : premièrement, les nombreux problèmes entre époux d'origines différentes. La femme, loin de sa famille, souhaitait voyager vers son pays d'origine, mais le mari n'approuvait pas et de nombreux conflits en découlaient. De plus, la femme souhaitait souvent emmener ses enfants en cas de divorce, ce qui ne convenait pas au mari. Deuxièmement, les hommes avaient tendance à épouser des étrangères, possibilité que les femmes n'avaient pas puisqu'elles ne voyageaient pas. Il s'ensuivait un déséquilibre dans le pays entre le nombre d'hommes et de femmes en âge de se marier.

En vertu de cette loi, le directeur de l'Institut, qui a rencontré lors de ses études en Allemagne une Allemande d'origine yéménite, a dû présenter un dossier et patienter une année avant de recevoir une autorisation du gouvernement pour pouvoir se marier.

Rania  
29 ans, employée à NMTI

Rania, diplômée de l'université de Nizwa en langue arabe, a épousé Aouad il y a 3 ans. Le couple a une petite fille de 7 mois, Rawa, prénom signifiant *magnifique*. Contrairement aux autres femmes, Rania porte un voile de couleur et en change souvent. Elle exprime ainsi son désir de profiter de la liberté dont elle dispose et d'amener de la gaieté dans la vie.

La petite famille vit dans la même maison que le père, la mère et la tante du mari, pour des raisons financières. Pour construire une nouvelle maison d'environ 3 pièces, les emprunts à la banque sont possibles, mais le couple ne pourrait pas rembourser. Pour la plupart des femmes, leur salaire est synonyme d'argent de poche car l'homme se sent seul responsable de la famille. Mais dans le cas de Rania, elle additionne son salaire à celui de son mari pour « que la maison ne s'effondre pas sur notre tête ». Lorsqu'il pleut, l'eau s'introduit dans la maison. Malgré plusieurs relances, Rania et Aouad n'ont pas encore reçu le terrain que le gouvernement offre à chaque nouveau couple marié. La mère de Rania habite Bahla, à une heure de route, et Rania lui rend visite une fois par semaine.

Rania a refusé des demandes en mariage auparavant, soit parce que l'homme habitait trop loin de chez elle, soit à cause de ses études. Selon elle, seulement 1 % des femmes omanaises ne se marient jamais.

Il existe des « marieuses », pour étendre le cercle des recherches lorsqu'un homme décide de se marier. Une fois que l'homme a présenté ses critères à la marieuse, ou parfois au marieur, celle-ci le dirige sur les femmes correspondant à sa recherche. Les rencontres ont lieu chez la marieuse, où uniquement des regards sont échangés. Si les deux personnes se conviennent, la procédure de demande se met en marche. C'est par ce moyen que Rania a rencontré son mari, par l'intermédiaire du mari de sa sœur qui connaissait le « marieur » de Bahla. Rania a été fiancée pendant 4 mois. Une femme pourrait théoriquement également se lancer dans des démarches auprès d'une marieuse, mais, à cause de leur retenue, cela ne se produit pas. L'aînée de la famille ne doit pas forcément se marier en premier ; si la deuxième ou une autre correspond mieux aux critères, la plus âgée pourra se marier plus tard. Le fiancé donne à la famille de la fiancée une somme fixée par contrat, par exemple 5 000 OR (environ 12'000 CHF), dont 1 000 iront au père de la mariée, 500 à la mère et 3 500 à la mariée, pour qu'elle achète des habits, bijoux, sac, effets pour le mariage, en distribue une partie à ses frères, etc.

Le concubinage existe à très faible échelle et les concubins sont considérés comme des « mauvaises personnes » ; leur réputation est compromise. Ils peuvent toujours opter pour le mariage.

Lorsque je demande à Rania si une femme peut voyager, pour ses études par exemple, elle me répond en me demandant qui va la protéger si quelqu'un lui veut du mal, par exemple la frapper. Si son mari est là, il assurera sa défense. Je lui demande si des couples ne se font pas également attaquer. Elle sourit et poursuit en me disant qu'il est possible pour les femmes de voyager en groupe et avec l'accord de leur famille.

Rania est satisfaite de la situation des femmes à Oman ; elles reçoivent une instruction, conduisent et sortent de chez elles pour le travail. En cas de litige, ou si l'époux ne souhaite pas que sa femme sorte, le couple discute et l'époux finit par donner son accord.

À la question de savoir si Rania entretient des relations avec des personnes extérieures à sa famille, d'anciennes camarades d'école par exemple, celle-ci répond que oui.

Je demande à Rania si les communications sont surveillées ; elle me répond que tout est surveillé, jusqu'aux échanges sur les réseaux sociaux et messageries : si quelqu'un y aborde un sujet sensible (drogue, criminalité), la police viendra pour mener une enquête et, le cas échéant, procéder à des arrestations. Il est interdit de critiquer le Sultan ou le gouvernement. Elle me confie également que certains ministres sont corrompus : ils possèdent des maisons dans divers pays, leurs enfants changent de voiture de luxe à loisir, et ne font pas leur travail. Elle attribue le retard dans la réception du terrain promis à ces problèmes de corruption et de manque d'efficacité. Je lui demande si elle peut faire appel à des personnes plus haut placées ; elle me dit que c'est très risqué. À la question de savoir si des journalistes pourraient mener une enquête et dénoncer les faits, elle répond qu'aucun journaliste ne souhaite en parler car il perdrait son travail et risquerait la prison, voire pire.



Elle me confie encore avoir subi un fort rejet de la part de ses camarades de classe et une grave dépression vers l'âge de 20 ans, qui l'ont obligée à interrompre ses études. Plus tard, elle a vécu une fausse couche, puis d'immenses souffrances lors de l'accouchement, au cours duquel elle n'a pas bénéficié d'une péridurale.

Rania ne ressemble pas aux autres femmes omanaises que j'ai rencontrées : elle est plus grande et possède des traits qui se rapprochent du type africain. Elle est également moins instruite et a une attitude générale différente. Elle est moins retenue dans ses propos. Serait-elle ce que Christine Eickelman appelle dans son livre une « descendante d'esclaves » ? Difficile pour moi de savoir si son parcours douloureux est dû à sa différence ou si sa différence d'attitude est due à son parcours atypique.

Samia  
*26 ans, employée à NMTI*

Samia s'est mariée à 24 ans avec Daoud, qui a 4 ans de plus qu'elle. Elle est la seule femme que j'ai rencontrée à avoir épousé un homme hors de sa famille ; Daoud, qui cherchait des leçons d'anglais, s'est rendu un jour à l'Institut, où il a rencontré Samia, qu'il a trouvée très jolie. Après avoir obtenu son numéro de téléphone auprès d'autres employés de l'Institut, il l'a contactée. Comme Samia était intéressée, sa famille s'est renseignée sur Daoud, l'a rencontré, puis a donné son accord. Parmi les critères justifiant un refus, on trouve : le fait d'avoir de mauvaises fréquentations, de fumer, de boire de l'alcool. Mais le critère le plus important est celui de la couleur de peau : si sa peau avait été plus foncée que celle de Samia, Daoud n'aurait eu aucune chance. À l'inverse, une peau plus claire représente un atout. Je demande alors à Samia ce qui se passe si une femme tombe amoureuse d'un homme qui a la peau plus foncée qu'elle, et inversement. Elle me répond que ça n'arrive pas. Si cependant le cas devait se produire et que la femme se marie contre l'avis de sa famille, celle-ci renierait sa fille, refusant dorénavant tout contact avec elle : « nous avons eu une fille mais nous n'en avons plus ».

Samia n'aurait pas accepté de demande en mariage avant d'avoir fini ses études, car elle explique que le mari l'aurait sans cesse appelée au téléphone pour savoir ce qu'elle faisait.

Samia m'explique que les fiançailles existent à Oman, mais seulement pour les deux ou trois jours séparant la signature de l'engagement et la fête du mariage ; les époux ne vivent pas encore ensemble mais sont déjà mariés, le contrat ne peut être rompu. Avant le mariage, les futurs époux ne se rencontrent qu'en compagnie de la famille.

Samia me dit encore que si un homme et une femme sont surpris ayant des relations sexuelles hors mariage, l'homme ira en prison ; la femme peut aussi aller en prison, mais il est plus vraisemblable qu'elle soit assassinée par sa propre famille. Si tous deux subissent la prison, ils seront en plus obligés de se marier par la suite.

Elle m'explique que les hommes qui se rendent à l'étranger et ont des relations sexuelles échappent à la sentence car personne n'est au courant ; les femmes ne voyagent pas, ou alors en groupe serré, ce qui les empêche de développer des relations personnelles avec des étrangers ou étrangères en-dehors du regard du groupe. La femme arrive donc forcément vierge au mariage.

En prononçant (le moins possible) le mot « sexe », Samia baisse la voix et n'articule pas, au point que si je ne l'avais pas prononcé à haute voix auparavant, je ne pourrais identifier le mot.

Samia et son mari se sont joints aux soirées « dessin animé » mensuelles de l'Institut ; ils forment un couple rayonnant. En un semestre à Oman, c'est le seul couple que j'aie rencontré.

### Sultan

*Environ 40 ans, directeur de NMTI*

Sultan a un immense désir de faire connaître Oman sous tous ses aspects à ses étudiants. Je profite de plusieurs excursions qui nécessitent de longs trajets en minibus pour aborder la situation des femmes à Oman avec lui.

Sultan m'explique que l'Islam demande aux femmes de s'occuper des enfants, mais pas de l'ensemble des tâches ménagères, au sujet desquelles rien n'est précisé. S'alignant sur les recommandations du Coran, Oman accorde 40 jours de congé maternel après la naissance. Les femmes travaillent jusqu'à l'accouchement. Après le 5e enfant, plus aucun congé maternel n'est accordé, car le gouvernement mène une politique de restriction des naissances. À cet effet, il œuvre en vue de l'espacement des naissances en fournissant la pilule et le stérilet gratuitement. Les gynécologues sont des femmes.

Lorsqu'un couple n'a pas d'enfant, la pression sociale est très forte. Il arrive que dans ces cas-là l'épouse demande à son mari de prendre une deuxième femme afin d'avoir des enfants.

Conformément au Coran, l'adoption est limitée à l'accueil de l'enfant ; celui-ci ne prendra pas le nom de sa famille d'accueil et n'hériterait pas.

Dans le domaine de la famille, le gouvernement mène une politique progressiste alors que les familles gardent un fonctionnement beaucoup plus traditionnel. Celles-ci n'obéissent donc pas à des lois gouvernementales mais à des traditions lorsqu'elles font par exemple une différence entre l'éducation des garçons et des filles. Les restrictions sont le plus souvent imposées par la mère plus que par le père, car elle tient à la bonne réputation de sa famille, qui serait mise à mal par une trop grande liberté de mouvement accordée aux filles. Les restrictions peuvent aussi venir du frère, qui se sent responsable de sa sœur.

Tous les enfants sont scolarisés et presque toutes les filles vont au bout de leur scolarité ; elles ne se marient qu'après la fin de leurs études universitaires. Une plus grande proportion de garçons que de filles interrompent leur scolarité, par « paresse ».

Lorsqu'ils s'éloignent de la maison pour leurs études, les garçons vivent généralement en appartements alors que, à la demande des familles, les filles logent dans une maison pour étudiantes, avec un règlement qui fixe la fermeture des portes à 21 heures, par exemple. Certaines familles permettent à leur fille de prendre un appartement seul, notamment pour se rapprocher de son lieu de travail, mais ça reste des exceptions. Les filles ne restent donc pas dans leur famille jusqu'au mariage, bien qu'elles ne bénéficient pas d'autant de liberté que les garçons.

La femme a en principe les mêmes droits que l'homme mais dans certains cas celui-ci est considéré responsable d'elle (par exemple en cas de méfait mineur ou pour sortir du pays, cas où elle doit présenter une lettre d'accord de son mari ou représentant).

Les salaires sont égaux, au moins en principe ; dans l'Institut, les salaires sont égaux et Sultan en est très fier, ce qui suggère que ce n'est pas le cas partout...

Il n'existe pas de prostitution à Oman ; les amateurs se rendent plus volontiers à Dubaï, où les prostituées sont originaires des pays de l'Est.

La plupart des familles, et pas seulement les plus aisées, emploient des domestiques du Bangladesh, d'Éthiopie ou du Kenya. Cela pose des problèmes, particulièrement au niveau de l'éducation des enfants, la religion et la culture des employés pouvant différer de celles de la famille employeuse. Selon Sultan, la solution réside dans la création de crèches pour tous les âges ; les enfants y recevraient une éducation conforme aux valeurs omanaises et les employés de maison ne s'occuperaient que des tâches domestiques.